

Johan HEILBRON, *The Rise of social theory*. Trad. Sheila GOGOL. Oxford, Polity Press, 1995. 15 × 22,5, 317 p., index.

Évitant les voies toutes tracées des mythologies disciplinaires, des quêtes de pré-curseurs, d'une histoire des idées sociologiques façonnée au modèle de son homologue enseignée par les économistes, ce livre, traduction du néerlandais (1990), est une histoire intellectuelle de la sociologie qui s'interroge sur les modalités prises par les théorisations sociales qui ont préparé la formation du fameux néologisme par Auguste Comte. Il s'agit d'une histoire qualifiée de « prédisciplinaire », au sens où la genèse des savoirs qui se trouvèrent consacrés en discipline au XIX^e siècle est examinée en évitant les constructions rétrospectives issues de cette discipline et avec le souci de comprendre dans quels creusets elle s'est formée. Les moralistes du tournant des XVII^e et XVIII^e siècles sont étudiés sous ce jour, puis la maturation des sciences morales et politiques au sens du XVIII^e siècle, ensuite les Idéologues et la formation du projet comtien. Chaque moment est l'objet d'une reconstitution des dispositifs intellectuels et savants en présence et des conditions dans lesquelles ils se sont exprimés, touchant aux formes de sociabilité, aux relations avec les pouvoirs politiques et aux tensions parmi les protagonistes. L'étude permet de réévaluer la part prise dans cette genèse par des traditions jusque-là sous-évaluées et de mieux caractériser les formulations théoriques reconnues au fil de l'enquête. Un nouveau genre d'histoire des sciences sociales en somme.

Mireille TOUZERY, *L'Invention de l'impôt sur le revenu. La taille tarifée, 1715-1789*. Préf. de Michel ANTOINE. Paris, Comité pour l'histoire économique et financière, 1994. 16,1 × 22, xvii-618 p., bibliogr., tabl., index (« Histoire économique et financière de la France », série « Études générales »).

Quand on aura dit que le dénombrement des personnes a souvent eu des motifs fiscaux, il restera encore à expliquer comment les administrateurs et leurs commis, formés pour la plupart à la jurisprudence et quelquefois aux exercices comptables, procédaient effectivement pour identifier les personnes et les dénombrer. La nécessité de la réforme fiscale tout au long du XVIII^e siècle eut pour emblème les projets de tailles tarifées qui visaient à simplifier et à unifier les critères des procédures et des

prélèvements. Ce livre est donc bien d'histoire financière et fiscale. Mais Mireille Touzery, qui a scruté les savoir-faire administratifs, les débats des réformateurs et la mise en œuvre concrète des réformes, livre un matériau très riche pour qui veut étudier les formes prises par les enquêtes anciennes. C'est précisément cette expérience administrative, nourrie en partie d'une culture scientifique à la manière du XVIII^e siècle comme on le mesure dès que M. Touzery entre dans le détail des dispositifs techniques, qui servira de base aux topographes et aux statisticiens de la Révolution et de l'Empire. La genèse du système fiscal sert ici celle de nos sciences sociales.

Mireille TOUZERY, *Atlas de la généralité de Paris au XVIII^e siècle. Un paysage retrouvé*. Préf. d'Emmanuel LE ROY LADURIE. Paris, Comité pour l'histoire économique et financière de la France, 1995. 23 × 28,7, 175 p., ill., bibliogr., index.

Du même auteur, et dans le prolongement de son étude plus générale, voici un examen méticuleux du travail accompli à la fin de l'Ancien Régime par l'intendant de la généralité de Paris, Louis-Bénigne Bertier de Sauvigny et ses collaborateurs. Comment concevait-on le cadastre ? Quelles compétences cela demandait-il ? Comment procédait-on effectivement ? M. Touzery répond dans un premier temps très complètement à ces questions pour ensuite livrer à ses lecteurs, au moyen de cartes et de représentations graphiques actuelles, un tableau de la généralité telle que les enquêtes l'ont saisie. L'historien peut alors se figurer dans quelle friche ces documents furent laissés pendant deux siècles. L'atlas est accompagné d'annexes précises et utiles pour d'autres études de ce genre sur les entités topographiques et les communes ultérieures qui les couvriront aux XIX^e et XX^e siècles, ou encore sur les personnels engagés dans les opérations de relevés.

Adam SMITH, *Enquête sur la nature et les causes de la richesse des nations*. Liv. I-II, III-IV, V et tables, lexiques et index, trad. nouv. d'après la 1^{re} éd. avec les variantes des éditions ultérieures, prés., notes, chronologies, tables, lexiques et index par Paulette TAIEB, avec la collab. pour la trad. de Rosalind GREENSTEIN. Paris, Presses universitaires de France, 1995. 15 × 21,5, XLVIII-432-III p., 359 p., 299 p. et 348 p.

Vingt ans après le bicentenaire de la première édition de *The Wealth of nations*, voici sa traduction française la plus complète aujourd'hui parue. C'est dire qu'elle a bénéficié des résultats des travaux d'érudition en langue anglaise menés tout au long de ce siècle-ci. C'est dire aussi qu'elle a appelé une comparaison systématique des traductions antérieures. On dispose ainsi des cinq livies et des variantes connues,

traités de manière homogène et présentés en quatre volumes confortables qui ne demandent qu'à être reliés ensemble.

La publication ne révèle pas de nouveauté importante, tant le texte est connu. On pouvait espérer qu'une telle entreprise fût l'occasion d'exposer des éléments gagnés par des recherches d'analyse génétique ou critique, mais le commentaire est restreint aux notes d'établissement du texte. Le volume le plus important est donc le quatrième et dernier qui comporte les tables, lexiques et index. Le « lexique du traducteur » (p. 1095-1106) est un modèle de genre, fort utile. L'index bibliographique des ouvrages employés par Smith (p. 1107-1120) servira la reconstitution de son travail et de ses ressources. Enfin, l'index général (p. 1147-1421), très détaillé, est un bel outil de navigation dans le corpus.

Charles-François BICQUILLEY, *Théorie élémentaire du commerce*. Éd. crit. et comm. par Pierre CRÉPEL, postf. de Stephen STIGLER. Lyon, Aléas, 1995. 15 × 21, 248 p., bibliogr., index.

Voici une découverte : Bicquille, auteur resté inconnu jusqu'à aujourd'hui, formula en 1804 une ébauche de théorie mathématique des échanges commerciaux. Pierre Crépel l'a identifié parmi les candidats aux prix de l'Académie des sciences organisés par Condorcet au milieu des années 1780, pour ensuite reconstituer son itinéraire et retrouver les rares exemplaires de ses ouvrages. Le volume est formé d'une notice biographique sur Bicquille, du fac-similé de l'ouvrage de 1804, d'une série d'annexes instructives qui comparent le *Traité* et d'autres textes connexes : un manuscrit préliminaire soumis à l'Académie, une pièce du même auteur sur les assurances maritimes, et l'ouvrage contemporain et mieux connu de Nicolas-François Canard, *Principes d'économie politique* (1801). P. Crépel livre en fait un dossier totalement neuf, dont Stephen Stigler indique l'importance pour l'histoire des rapports entre mathématique et économie. Qui était Bicquille ? Quelles raisons attribuer à cet objet historiographique non identifié ? Comment comprendre son destin ? Le livre indique plusieurs pistes qu'il serait malvenu de dévoiler ici. Les historiens des mathématiques s'interrogeront sur les conditions de possibilité d'un tel ouvrage, ceux de l'économie découvriront un dossier qui leur a échappé.

Atlas de la Révolution française, sous la dir. de Serge BONIN et Claude LANGLOIS, 10 : *Économie*, dir. scientifique Gérard BÉAUR, Philippe MINARD, conception graphique Alexandra LACLAU. Paris, Éd. de l'École des hautes études en sciences sociales, 1997. 21 × 30, 128 p., graph. (« Librairie du Bicentenaire de la Révolution française »).

Ce dixième fascicule de l'*Atlas de la Révolution française* appelle l'attention, et pas seulement par son impressionnant inventaire des résultats acquis par l'histoire

économique de la période. La question des effets économiques de la Révolution n'a cessé, en effet, d'agiter les esprits des économistes, puis ceux des historiens, depuis deux siècles. « Trente années de bilan », c'est la caractéristique des travaux des années 1795-1825, nous dit Jean-Claude Perrot en 1990. Songeons encore aux positions défendues au moment du Bicentenaire par des auteurs actuels qui, faisant mine de poser une question neuve, concluaient de manière tranchante. L'objet historiographique qu'indique un tel bilan fut donc inauguré dès la période révolutionnaire. Gageons qu'il sera longtemps visité. Discrètement, le recueil chiffré et cartographié qu'on publie aujourd'hui indique ainsi que l'historiographie économique, une fois prise la mesure de l'historicité de ses questionnements, peut s'affranchir de problématiques toutes faites et, dès lors, identifier de multiples objets d'enquêtes qui, ensemble, et sans coup de force historiographique, donnent l'image d'une conjonction de transformations économiques et administratives irréversibles.

Le XIX^e siècle. Science, politique et tradition. Sous la dir. d'Isabelle POUTRIN, préf. d'Alain CORBIN. Paris, Berger-Levrault, 1995. 18,5 × 22, XXIV-534 p., index, photogr.

L'ambition de cet ouvrage collectif est de tracer une synthèse du XIX^e siècle intellectuel et savant. Il « constitue un rassemblement, à ce jour sans équivalent, d'éléments de réflexion sur l'identité du siècle », indique justement Alain Corbin en préface. Une première partie scrute en fait l'institutionnalisation des sciences humaines pendant la période, en examinant leur formation (D. Becquemont, C. Blankaert, N. Richard, S. Auroux), la conquête de la planète par les géographes et les ethnographes, (M.-C. Robic, G. Palsky, P. Riviale), les transformations de la médecine et de la psychologie (R. Rey, R. Plas, G. Palsky). Une seconde examine comment on a conçu la société parmi les historiens, les socialistes ou les penseurs chrétiens (J. Grondeux, I. Poutrin, P. Petitier, A. Le Bras-Chopard, A. Petit), puis les principales lignes de force de l'espace de la réflexion politique (J.-O. Boudon, P. Régnier, Ph. Riviale, M. Riot-Sarcey, J.-F. Zorn), et les mouvements religieux et laïcs (O. A. Haac, J. Grondeux, A. Petit, J. Baubérot, J. Lalouette). L'ouvrage servira de référence car chaque article est complet et synthétique. Mais le titre de l'ensemble trompera, tant l'histoire des sciences mathématiques et physiques, ou celle des techniques, si riches au cours de ce siècle-là, et même envisagées sous le seul angle de leur rapport avec les domaines couverts dans l'ouvrage, tant ces autres éléments manquent terriblement.

Louis REYBAUD, *Jérôme Paturot : à la recherche d'une position sociale.* Prés. par Sophie-Anne Leterrier. Paris, Belin, 1997. 13,5 × 21,5, 426 p. (« Histoire et société »).

Voici un best-seller du milieu du XIX^e siècle, tableau complet et souvent grotesque du monde intellectuel et économique qu'offrait Paris aux Rastignac des années 1830

et 1840. C'est un feuilleton cocasse plutôt qu'une fine peinture de mœurs. C'est très drôle et complètement oublié. Sophie-Anne Leterrier a donc bien eu raison de faire paraître à nouveau ce roman issu de la plume de Louis Reybaud, économiste libéral et moraliste prolifique, auteur bien informé. Notons qu'il s'agit probablement du premier ouvrage largement répandu qui ait ridiculisé la statistique, jusqu'alors dépeinte drapée de l'autorité de la science. L'économiste Reybaud sut donc traduire la position de ses homologues dans la controverse entre statistique et économie au cours des premières décennies du siècle en une opinion commune dévastatrice, alors même que la spécialité statistique trouvait dans les bureaux administratifs des développements nouveaux. Il s'agit donc aussi d'un document d'histoire culturelle de la réception auprès du public lettré de l'économie et de la statistique au XIX^e siècle.

Gilles Palsky, *Des chiffres et des cartes. Naissance et développement de la cartographie quantitative au XIX^e siècle*. Paris, Comité des travaux historiques et scientifiques, 1996. 21 × 27, 332 p., bibliogr., index, ill., table (« Mémoire de la section de géographie physique et humaine », 19).

L'emploi des graphiques et des cartes dans les sciences sociales, et dans la presse, est aujourd'hui si familier que leurs lecteurs auraient peine à imaginer la complexité de la genèse de ces procédés, pourtant élaborés depuis moins de deux siècles pour la plupart. C'est l'objet de cet ouvrage, dans lequel Gilles Palsky examine en premier lieu les différentes traditions intellectuelles et techniques identifiables, principalement en France, au début du XIX^e siècle. Les médecins et les ingénieurs furent les promoteurs de la cartographie statistique jusqu'au moment du succès du genre (1860-1900). Les statisticiens s'interrogèrent alors sur une méthode propre à restituer la variabilité des dénombrements, tandis que les géographes entendaient disposer d'une cartographie enrichie par les résultats quantitatifs. Charles Dupin, Charles Minard, Léon Lalanne, Émile Cheysson et Émile Levasseur sont, au fil du siècle, les principaux noms attachés à la statistique graphique ou à la cartographie quantitative. G. Palsky ne se contente pourtant pas de ces quelques protagonistes, tant les débats qu'il scrute engagèrent finalement toute l'Europe. Un langage s'est ainsi formé, lentement et conflictuellement, jusqu'à paraître évident aujourd'hui.

Géographes face au monde. L'union géographique internationale et les congrès internationaux de géographie. Sous la dir. de Marie-Claire ROBIC et Anne-Marie BRIEND, Mechthild RÖSSLER, prés. par Philippe PINCHEMEL. Paris/Montréal, L'Harmattan/L'Harmattan Inc., 1996. 16 × 24, 464 p., bibliogr., index (« Histoire des sciences humaines »).

Saisir les modalités internationales de la transformation d'une discipline scientifique est presque impossible du fait de la multiplicité des sources, de leur disper-

sion, de la variété des langues concernées. Suivre l'activité des congrès internationaux spécialisés est une solution commode qui permet de documenter cette échelle d'enquête, bien que les mêmes difficultés induisent alors le risque de paraphraser les traces officielles faute de pouvoir approfondir l'étude. Cet ouvrage collectif, qui traite de l'internationale des géographes, montre comment aborder ce niveau et tenter d'esquiver ce travers. Le volume relève de l'histoire institutionnelle des réunions, leur origine au XIX^e siècle, leur création en 1922 et leurs transformations, notamment dans les tensions des années 1930, marquées par les nationalismes totalitaires et le colonialisme, et 1950, celles de la Guerre froide et de la décolonisation. Plusieurs angles d'approche sont livrés au lecteur, de même qu'une série de témoignages, qui illustrent les projets intellectuels et la dynamique des institutions. La monographie prouve la nécessité d'explorer cette échelle et fournit une base de comparaison pour des études analogues.

Simon SZRETER, *Fertility, class and gender in Britain. 1860-1940*. Cambridge, Cambridge University Press, 1996. 15,7 × 23,5, XIX-710 p., bibliogr., index (« Cambridge Studies in Population, Economy and Society in Past Time », 27).

Ce livre, fruit d'une longue enquête sur la *National Fertility Survey* effectuée par l'office statistique britannique en 1911, est remarquable par son objet, la clarté et la diversité de ses approches et la combinaison de résultats qu'il dégage. L'enquête de 1911, en effet, a marqué les sciences sociales par ses nomenclatures d'activités professionnelles, qui scellèrent les catégories en discussion chez les économistes et les sociologues tout au long du XX^e siècle, tout comme par ses résultats qui contribuèrent fortement à la consolidation des théories du déclin démographique. Simon Szreter examine d'abord l'histoire intellectuelle de la théorie du déclin, puis la construction des catégories d'occupation professionnelle dans la statistique et les sciences sociales britanniques, ensuite l'enquête de 1911 à proprement parler, enfin les déplacements d'approches et les reformulations issus de l'enquête. La systématique de l'ouvrage est remarquable, ce qui en fait la plus sûre source pour connaître l'histoire des enquêtes sociales pendant la première moitié du XX^e siècle en Grande-Bretagne, celles issues des préoccupations eugénistes et démographiques notamment. L'analyse, et ce trait est exceptionnel, ne porte pas seulement sur l'histoire des systèmes de représentations, mais encore sur les élaborations conceptuelles des protagonistes et sur la consistance effective des phénomènes qu'ils étudièrent.

Maurice HALBWACHS, *La Mémoire collective*. Éd. crit. établie par Gérard NAMER. Paris, Albin Michel, 1997. 12,3 × 19, 303 p. (« Bibliothèque de l'Évolution de l'humanité », 28).

Si la première édition, posthume en 1950, de *La Mémoire collective* donnait à croire que Maurice Halbwachs entendait prolonger dans un ouvrage interrompu par

la guerre et la déportation ses *Cadres sociaux de la mémoire* (1925, rééd. 1994), celle-ci, fondée sur la découverte des papiers du sociologue conservés par sa famille, révèle une œuvre radicalement nouvelle, mûrie à l'expérience scientifique, politique et sociale des années 1930. L'analyse s'est affranchie des rigidités durkheimiennes pour conduire vers une théorie de l'espace social et du temps social tout à fait sous-estimée avant le commentaire de Gérard Namer. Nourrie de l'examen minutieux de nombreuses situations et d'études de cas fulgurantes (les peintres, les musiciens, les géomètres, par exemple), la *Mémoire collective* livre une sociologie de la connaissance qui doit appeler l'attention des historiens de la culture, des historiens des sciences et de tous ceux qui explorent aujourd'hui le domaine cognitif. Espace social et structure mentale se trouvent noués dans une même analyse, caractéristique qu'on accorde à Erwin Panofsky, Norbert Elias ou Pierre Bourdieu. Ici le temps est pleinement pris en compte et d'une manière nouvelle. La patiente reconstitution du texte, son commentaire serré sont livrés en un volume facilement accessible. Une belle réussite en somme.

Stéphane BEAUD, Florence WEBER, *Guide de l'enquête de terrain. Produire et analyser des données ethnographiques*. Paris, La Découverte, 1997. 13,5 × 22, 328 p. (« Guides Repères »).

Ce guide, exposé de manière très concrète et vivante, se présente comme un manuel pratique. Il est pourtant le fruit d'une longue maturation, issue des jeux complexes entre ethnologie, anthropologie et sociologie depuis le moment durkheimien, et ses continuations, jusqu'au mûrissement de l'approche réflexive après Pierre Bourdieu, Jean-Claude Passeron et Jean-Claude Chamboredon. Les propositions, les conseils que prodiguent les auteurs comportent une réflexion sur l'histoire des modalités prises par les enquêtes de terrain. Ils ont été mis à l'épreuve de plusieurs années d'enseignement de sciences sociales à l'École normale supérieure et à l'École des hautes études en sciences sociales. Avoir trouvé une forme aussi efficace et aussi étrangère à tout académisme n'est pas la moindre qualité d'un ouvrage accompli qui s'adresse aux enquêteurs sociologues, ethnologues, ou à d'autres spécialistes soucieux de la pertinence de leurs recherches. Les auteurs entendent contribuer à la formation d'une « ethnographie sociologique » (p. 313-314) et s'en donnent les moyens. Ici encore la pleine mesure de l'historicité des sciences sociales et la réflexion critique sur leurs pratiques et leurs élaborations ouvrent la voie des démarches les plus actuelles.